

Le fils du vent

Carole Rodrigo

Numéro 76, printemps 1998

Le chagrin d'amour

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/13719ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Rodrigo, C. (1998). Le fils du vent. *Moebius*, (76), 15–22.

CAROLE RODRIGO

Le fils du vent

Maria, ayant fini de nettoyer les écuries, s'adossa contre le mur tiédi par le soleil afin d'assister à l'arrivée de la manade. Le soleil tombait en éclairs éblouissants sur le harnachement des chevaux. Cette cavalcade quasi féérique la remplissait bêtement de fierté. Des rafales passaient pleines d'une chaleur humide et saumâtre. Au loin, le mugissement des taureaux emmêlé au galop des chevaux martelant le sol se hérissait du sifflement strident des hommes. Du revers de sa manche, Maria essuya mollement la sueur qui coulait sur son front puis, d'un coup de langue, humidifia ses lèvres desséchées. Devant le mas du «Choucas», sur certaines buttes épargnées par le sel et le sable, germait une pelouse de trèfle et de luzerne qui rompait la monotonie des grandes sansouires. Par contre, derrière le «choucas», la Camargue s'égrenait le long d'étangs et de marais en un chapelet de mas qui nichaient sur les berges des anciens bras du fleuve. Maria plissa les yeux afin de tenir tête à l'impérieux soleil qui brûlait ses yeux sombres et jetait sur sa chevelure de jais des reflets bleutés. Il était là, en tête comme à son habitude, beau comme une apparition. Le maître rentrait au logis. Son feutre à bords larges ombrageait un visage émacié de couleur bronze. Fièremment calé sur une selle haute, il était armé du fameux trident des gardians dont les pointes en arc de cercle semblaient cracher mille flammes sous l'ardeur du soleil. L'image pieuse de saint Georges terrasant le dragon fut la seule qui parut digne à Maria d'être comparée à la prestance du maître. Pour quelques sous, le gîte et le couvert, Maria faisait la cuisine, le ménage, repassait, lavait, raccommo-dait, nettoyait les écuries et savait étriller un cheval. Elle était orpheline et cette manade, qui cavalcadait là, représentait sa seule famille.

D'une nature peu encline à la sociabilité, Maria restait une sauvageonne au caractère farouche. Le petit cercle de ses idées ne se nourrissait que du hennissement des chevaux, de Dieu et de son maître. Elle l'aimait comme on vénère une idole et lui l'acceptait dans sa couche. Chaque fois qu'il apparaissait devant elle, le cœur de Maria battait la chamade au même rythme que les fifres et les tambourins par un jour de farandoles. Maintenant que, dans ses entrailles, les premiers signes d'une vie en gestation se faisaient sentir, il lui semblait que plus rien ne pourrait entraver la marche de son rêve. Maria attendait juste le moment propice pour l'annoncer au maître. Traînant le pas, elle se dirigea vers la cuisine où elle patienta. La nouvelle de sa grossesse mit le maître en fureur.

«Jamais, m'entends-tu, jamais ce bâtard ne verra le jour. Débrouille-toi comme tu veux mais débarrasse-t'en!» cria-t-il férocement à la pauvre fille dont il assassinait la plus grande joie. Maria ne répondit rien, broyée, abasourdie, vidée de toutes forces nécessaires à la colère et l'amertume. Ses sens l'abandonnaient, doucement pulvérisés, elle respirait à peine. Elle restait hagarde, l'esprit perdu, puis chercha un coin noir pour s'y cacher à la façon d'une bête acculée. Maria, comme engourdie, se terra dans son écurie, son seul foyer. Accroupie, immobile, elle croyait entendre une mer invisible démonter ses pensées. Longtemps elle demeura là, à ressasser toutes ses nuits bercées de rêves trop beaux depuis son arrivée à «Choucas». Et maintenant! oh, maintenant!... La petite se serra alors le ventre et continua son labeur. Elle avait décidé de garder son enfant. Elle ne vivait plus que pour lui et par lui. Maria comprit qu'elle était sauvée, cuirassée contre tout désespoir maintenant qu'elle tenait là de quoi aimer à satiété. Dès lors la jeune femme n'eut plus qu'une pensée: son enfant. Elle n'écoutait plus ce qui se disait autour d'elle, rien ne l'atteignait. Le maître n'avait voulu ni de la mère ni de l'enfant alors Maria posséderait tout à elle son petit maître à venir. Il serait le réceptacle de son trop-plein d'amour et de tendresse. Elle songea alors avec frénésie aux mille caresses qu'elle prodiguerait à son nouveau-né. Désormais, son maître la délaissait mais elle s'en moquait. Elle l'avait là, tout à elle,

bien au chaud dans son ventre. Maria cacha comme elle put sa grossesse et perdit à la tâche beaucoup de sa santé et le peu d'esprit qui l'animait. Jamais plainte ne fut expirée, aucun gémissement ne s'échappa de sa bouche. Le temps glissa sur l'indolente Camargue lascivement calée entre les bras du fleuve assoupi. Chaque jour, des champs de roseaux se redressaient fièrement pour tenir tête aux violentes bourrasques du mistral fou. Chaque jour, le ventre de Maria prenait une rondeur nouvelle. Ses entrailles oppressées par un carcan de tissu lui hachaient le souffle, la laissant pantelante. Un matin, de très bonne heure, alors qu'un pâle soleil croisait la lune rouge, elle entra en douleurs. Au même moment, Sélééné, la jument du maître, commença son travail. Les hommes n'allaient plus tarder. Maria pria pour que tout fût fini avant leur arrivée. Enfouie dans la paille tout comme la jument, dans d'abominables douleurs et toujours sans un bruit, elle s'accoucha d'un petit homme. Maria prit son fils entre ses bras mais ne berça qu'un être sans vie. À côté, la jument se vidait de son fardeau et un poulain encore gluant s'essayait sur ses pattes. En perdant son fils, la pauvre fille se trouvait dépouillée de la seule excuse qu'elle avait de vivre. Elle se sentit violée par un brutal destin. Délaissant le nouveau-né, elle fixa le poulain d'un œil trouble et envieux. Son esprit grossier, facilement enclin aux craintes impies malgré une ardente piété, fit un amalgame païen. À cet instant, toute son âme fut pénétrée de la certitude que son fils était là, devant elle, dans le corps du poulain. Ivre de bonheur, elle se jeta sur l'animal pour l'étreindre dans un embrassement fougueux. Le vacarme des hommes s'affairant dans la cour encore ensommeillée la fit fuir. Avec un regard sauvage d'animal traqué, Maria saisit son nourrisson sans vie pour le faire disparaître dans quelque marécage.

La vie reprit son cours tandis que Maria veillait farouchement sur son fils, l'entourant de mille soins découlant de l'amour d'une mère. Son maître l'oublia. Il ne la regardait plus que comme on contemple un meuble ou un animal familier, avec une sorte de bonté méprisante. Tout le monde la prit pour folle et on la traitait comme un être tout à fait insignifiant. Elle devint l'indif-

férente proie des moqueries des gardians. Rien ne l'atteignait. Les nuits s'écoulaient sur le corps de la femme collé à celui du poulain. Le souffle chaud et doux de son fils passait comme un heureux soupir dans le cou de Maria. Elle sentait courir des frissons de vie allant de son corps à celui du poulain et son cœur palpitait d'espoirs insaisissables. C'était comme un grand bonheur, une joie toute céleste. Ne parlant plus à personne, Maria vivait recluse dans un monde irréel où l'incarnation de son fils dans ce petit animal était sa nouvelle raison de vivre. Le seul bruit qui arrivait à faire battre son cœur était soit un frémissement, soit un sursaut du poulain. Ils se comprenaient et aucune parole n'avait sa place entre leurs deux cœurs. Les corps des chevaux, tout proches, semblaient les protéger et veiller sur eux comme une crèche familiale. Leurs yeux luisants, humides de tendresse, perçaient l'épaisseur sombre de cette nuit paisible. La chaleur de leurs corps pâles s'infiltrait dans l'âme de Maria et exaltait les bouffées d'affection dont elle était imprégnée. Le comportement de Maria n'était plus tout à fait humain mais quasi chevalin car sa vie ne s'identifiait plus qu'à celle de son fils. Elle priait longtemps avant de s'endormir, aux pieds des chevaux, telle une bigote prostrée devant l'autel béni, le front brûlant d'une ferveur idolâtre. La religion de Maria était toute de sentiments et de foi rêveuse quitte à accepter n'importe quel miracle. Elle possédait une foi chrétienne tout enchevêtrée de superstitions ancestrales. Maria était allée au catéchisme où un curé lui avait enseigné le respect du Très-Haut. Son esprit avait été frappé par la Passion du Christ, le Paradis et le Déluge. De même que les superstitions tenaces qui couraient dans la Camargue impressionnèrent son âme mal dégrossie. Maria se voua donc à une religion toute faite de bric et de broc. Cependant les affaires du maître périllicitaient doucement. Il dut se résoudre à se séparer d'une partie de son cheptel, le poulain y compris. Il topa à l'affaire par un jour de marché, jour où Maria allait aux Saintes chercher du poisson frais. En quittant le petit bourg des Saintes doré par le soleil, la jeune femme s'arrêta quelques secondes. Elle s'émut devant la simple croix du pont des Morts dont le fût et le socle étaient rongés

par l'air marin puis récita vivement un «Pater Noster». Reprenant son chemin, Maria jouissait d'une sensation de liberté et d'isolement rarement atteinte durant ses journées de labeur. D'humeur bohème, Maria s'en revenait heureuse vers le grand mas blanc sur lequel le toit de chaume semblait être une étrange perruque, presque une crinière. Un héron cendré frôla de ses ailes immenses l'eau frémissante. En surface, tout était paisible. Un lièvre dératé déboula aux pieds de Maria qui, surprise, esquissa vivement un bond de côté. L'air iodé emplissait ses narines, la saoulant de vigueur tandis que, confiante, il lui tardait de rejoindre son fils. Le sentier poudreux colorait ses sandales d'une blanche farine et ses joues câlinées par le soleil s'empourpraient de plaisir. Arrivée devant l'écurie, elle resta quelque temps indécise puis se décida à porter tout d'abord le poisson dans la cuisine. Le déposant sur la table, elle se languissait d'aller baiser les naseaux veloutés de son enfant chéri. L'étrange silence de ce jour brûlant la surprit et éveilla ses premières inquiétudes. Les odeurs méditerranéennes de ce nouvel été pesaient lourd. Des mouches alléchées bourdonnaient sourdement autour du poisson et des mains de Maria. Anxieuse, elle pressentit un danger imminent. Une sueur froide glissa le long de sa nuque. Tout se taisait. Les battements de son cœur emplissaient ses oreilles. Le bruit du troupeau s'approchant ne lui arrivait que comme amorti par un épais gazon. Maria se rua vers l'écurie, qu'elle découvrit vide, puis vers l'enclos pour ensuite courir se jeter aux pieds du maître.

«Mon fils, où est mon fils?» implora-t-elle. Le maître ne comprenait rien à cette question saugrenue et regardait, ébahi, le pauvre être affalé qui s'accrochait désespérément à ses étriers.

«Mon fils! pleura la femme. Qu'avez-vous fait du poulain de Sélééné?» Toujours dans l'incompréhension du désarroi de Maria, le maître l'informa de la vente du poulain. Maria poussa un hurlement qui figea le temps pardessus les marais et les gardians, puis perdit connaissance. Quand elle revint à elle, son agonie commença. Un râle, de plus en plus pressé, lui soulevait les côtes en faisant tressauter tout son corps désormais glacé. Des bouillons

d'écume suintaient aux coins de sa bouche aux lèvres toujours sèches. Des rouleaux de larmes laminèrent son visage avant qu'elle ne sombre encore, par deux fois, dans le néant le plus total. Parfois, elle revenait à elle. Alors Maria restait là, les bras croisés sur la poitrine, les yeux perdus dans le vague de l'azur profond strié du rose d'un vol de flamants. De temps en temps, elle hochait péniblement la tête, la bouche crispée de gerçures, puis refermait ses paupières brûlantes. Les mains pendantes, l'œil fixe, elle marmottait sans fin: «Mon pauvre petit! mon pauvre petit!» Elle ne pensait plus à sa lessive, ni au raccommodage du costume du maître, ni au maître lui-même. D'ailleurs tout le monde affirmait qu'elle ne pensait plus du tout et que, peut-être, elle n'avait même jamais pensé. Maria marinait dans la douleur et ses derniers espoirs y pourrissaient de tristesse. Sa seule naissance l'avait sacrifiée et, fatiguée d'avoir eu à lutter tant d'années pour ne compter pour rien, elle s'habitua à mourir. Quelquefois encore son sommeil se troublait du bruissement d'ailes d'une sarcelle d'été ou du souffle impétueux du mistral colérique s'acharnant sur de vieux tamaris squelettiques. Peu à peu ses pertes de conscience s'espacèrent. Elle resta ainsi, quelque temps encore, à fixer l'horizon puis un jour Maria rêva qu'elle était morte. C'était doux et rassurant. Elle était morte et Dieu, dans son immense bonté, lui accordait le droit de vivre aux côtés de son fils. Elle le sentait au plus profond de chaque fibre de son corps: aujourd'hui plus que jamais, elle était la mère de ce fils animal. Fougueuse, sa raison galopant en déraison, elle accepta ce miracle du Tout-Puissant comme un dû que l'on a attendu bien trop longtemps. Ce n'était là que justice qui lui était rendue. Maria se mit à courir sur la lagune, fouettée par l'air léger du bord de mer voisin, toute vibrante du délicieux sentiment d'être enfin en paix avec elle-même. C'est ainsi que le maître l'aperçut pour la dernière fois cavalant à perdre haleine au milieu des sansouires. Longtemps après, il lui vint aux oreilles que quelques gardians restèrent pétrifiés face au saisissant spectacle d'une femme complètement nue, à la chevelure hirsute et aux cris semblables à des hennissements, se déplaçant au sein d'un troupeau de chevaux. Le maître comprit

bien qu'il s'agissait de Maria la folle et, tout au fond, son cœur en fut ému.

Quelques années plus tard, des gitans jurèrent sur la Vierge avoir assisté au fabuleux spectacle d'un centaure à longs cheveux d'ébène courant après le vent. Ainsi naquit la légende. Ils décrivirent avec émerveillement cet être mi-femme, mi-cheval s'ébrouant dans un affolement de joie proche des cris d'une extrême jouissance. La légende rapporta que cet être fantastique était le fruit de l'amour de Maria pour un fils du vent, c'est ainsi qu'en Camargue l'on désigne un cheval sauvage.



Engraving

London, 1852